

Mes souvenirs d'enfance à Pointe-à-la-Renommée

Kenneth Nelson

Volume 53, numéro 3 (187), novembre 2016, février 2017

Souvenirs d'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nelson, K. (2016). Mes souvenirs d'enfance à Pointe-à-la-Renommée. *Magazine Gaspésie*, 53(3), 20–23.

Mes souvenirs d'enfance à Pointe-à-la-Renommée

Comment un jeune enfant issu d'une famille* anglophone de l'Ontario – et nouvellement arrivé à Pointe-à-la-Renommée – a-t-il vécu son enfance dans ce lieu isolé, en présence de peu d'enfants, au début des années 50 ?

◆ Un récit de **Kenneth Nelson**
Ottawa

Un lieu minuscule et isolé

Pointe-à-la-Renommée était minuscule et isolé par comparaison à Toronto où nous habitions. Mais, aux yeux d'un bambin, ça comptait pour peu. À cette époque, on parlait de Fame Point, aujourd'hui connu sous le nom de Pointe-à-la-Renommée. C'était tout un univers même s'il n'y avait que le phare, la bâtisse (la station Marconi) qui logeait les appareils de communication et trois maisons dont celle du gardien du phare pour lui, son épouse, sa fille, et deux ou trois assistants. La maison des trois autres opérateurs et la nôtre se trouvaient sur quelque cents mètres le long de la petite route qui descendait environ un quart de mille en bas du cap à Canne-de-Roches.

Canne-de-Roches

Là, il y avait quelques cabanes occupées l'été par un ou deux pêcheurs qui venaient prendre le poisson dans la petite anse. Ces pauvres cabanes étaient faites de bois de mer avec une seule fenêtre, les murs tapissés avec des pages des catalogues Eaton et Simpson. Ces petites cabanes furent quasiment toutes détruites par un raz-de-marée au début de notre séjour en Gaspésie. Sur le cap, avant de descendre à la mer, il y avait un entrepôt (une neigère) qui, durant le temps de son usage, était réfrigéré par un tas de neige pour garder le poisson frais. Il y avait une



Fête anniversaire de Kenneth, en haut à gauche, avec à droite Don Burdor et en bas Van et Wayne Burdon.

Photo : Comité local de développement de L'Anse-à-Valleau, fonds Fred W. Burdon.

bâtisse juste au bord de la mer qui servait d'entrepôt où on gardait des matériaux pour Pointe-à-la-Renommée, qui était ravitaillé au moyen d'un bateau qui s'ancrait au large à chaque année lors de son voyage pour desservir les autres postes semblables autour du golfe Saint-Laurent.

Ruisseau-à-l'ail

Les seules autres habitations se trouvaient au Ruisseau-à-l'ail, situé du côté d'en haut après avoir passé deux pointes le long de la mer. Là, il y avait une quinzaine de maisons d'été, un autre entrepôt réfrigéré plus gros que celui à Canne-de-Roches, et une autre bâtisse qui servait d'école durant

Lloyd Nelson, son épouse Regina (Lisik) Nelson et leurs enfants Kenneth et Elinore. .

Photo : Comité local de développement de L'Anse-à-Valleau.

quelques mois l'été quand les familles des pêcheurs venaient pour la saison et où on dansait les samedi soirs. Le ruisseau qui était associé au nom du petit village descendait la montagne à partir du lac qui fournissait l'eau pour Pointe-à-la-Renommée. On avait placé un barrage où le lac déversait ses eaux et de là on fournissait l'eau à Pointe-à-la-Renommée au moyen d'un aqueduc. C'est ce qui explique qu'on le nommait le lac de la « Dam » (mot anglais pour barrage). Le ruisseau séparait quelques autres maisons du groupe principal. L'Anse fournissait peu de protection aux bateaux de pêche, mais il y avait un cabestan pour les monter sur la grève. Pour les quelques barges qu'on laissait à l'ancre un peu au large, il fallait surveiller le temps et les mettre à l'abri si une tempête était annoncée.

L'entraide

Je me souviendrai toujours du dimanche quand, revenant de la messe, le village a été surpris par un mauvais vent arrivant à l'improviste qui a failli causer un désastre. La dernière barge à secourir était celle

de Raymond Cloutier dont la famille nous considérait comme des leurs, nous des étrangers. Il avait mis tout ce qu'il possédait sur cette barge neuve qui devait servir à nourrir et à soigner sa famille grandissante. À ce moment, son épouse Angelina lui avait déjà donné six ou sept enfants, donc à peu près le tiers de sa famille éventuelle.

Presque tout le petit village était sur la grève. Les hommes, quelques-uns encore avec leurs vêtements du dimanche, travaillaient d'arrache-pied à sauver son bateau au point de mettre leur vie en péril. Des femmes priaient, certaines avec leurs enfants pleuraient, car ils étaient tous conscients de ce que cela représen-

tait non seulement pour la famille de Raymond, mais pour les autres membres de son équipage qui dépendaient pour leur subsistance de la barge de M. Cloutier. Heureusement ils ont eu le dessus sur la tempête grâce à leur courage et leurs efforts et peut-être aux prières. Cet incident démontre comment le sens de l'entraide communautaire était présent dans ces temps-là. Avec autant de défis et d'obstacles à franchir et si peu de moyens, il fallait pouvoir compter sur ses voisins. L'interdépendance était une évidence. Jamais on n'a eu meilleure preuve que l'union fait la force. Et tout le monde y croyait.

L'incontournable messe du dimanche

La messe du dimanche était de rigueur pour tout le monde et pour nous aussi. Nos voisins avaient compris que même si on venait de loin, de la Saskatchewan en passant par Toronto, on n'était pas comme les non-catholiques de Gaspé. La façon de penser inculquée par l'Église faisait que les croyants avaient de la difficulté à comprendre comment ces païens que nous étions aurai-ent une place au Ciel. Or, plusieurs savaient que le vicaire de la paroisse avoisinante, Rivière-au-Renard, l'abbé Ladislas Pordan, était ni Canadien,

La maison de la famille Nelson.

Photo : Comité local de développement de L'Anse-à-Valleau.





Cabanes de pêcheurs à Canne-de-Roches.

Photo : Comité local de développement de L'Anse-à-Valleau.



Le cheval avait son utilité à Canne-de-Roches.

Photo : Comité local de développement de L'Anse-à-Valleau.

religieux. La tradition chez les protestants était d'utiliser la langue de tous les jours et la liturgie impliquait la communauté et comprenait beaucoup de chants.

Avantages d'aller à la messe

Moi, même si je n'avais pas le handicap de mon père pour comprendre le français et que j'avais été baptisé catholique, je trouvais ça dur d'assister à la messe. C'était long la messe pour un jeune garçon. Il faisait souvent chaud dans l'église, même si les portes et les fenêtres étaient grandes ouvertes et aussi, le latin n'était pas ma première, ni ma deuxième langue. Cependant, je trouvais certains avantages d'aller à la messe parce que j'avais la chance de voir des jeunes de mon âge car il n'en avait pas à Pointe-à-la-Renommée toute la semaine. Mais, encore plus important, il y avait cette fille, la belle petite fille aux cheveux blonds, ce qui était rare dans la communauté où presque tout le monde avait les cheveux noirs. À l'approche de mercredi après-midi je commençais à anticiper d'aller à la messe dans l'espoir de voir cette ange, pas celle en plâtre près de la chaire, mais celle qui souvent arrivait juste avant le tout début de la messe. Si j'étais chanceux où nous étions assis, je pourrais la voir, elle et ses longs cheveux blonds. Tout au long de la messe, les paroles du curé n'étaient qu'un bourdonnement lointain et toute mon attention était fixée dans mon imagination à penser comment ça serait d'avoir la compagnie de cette petite belle. Quand on était rendus aux bénédictions, je m'apprêtais à passer de l'imaginaire à la réalité. Tous mes sens se réveillaient pour déguster sa présence momentanée lors de son passage à sa sortie de la messe dans l'éblouissante lumière du soleil encadrée par la porte de l'église. Ah que j'avais hâte à la messe du dimanche prochain.

ni Anglais, mais Hongrois. Les gens ont vite su que comme lui ma mère était hongroise et sans doute pourrait passer pour une bonne catholique.

*À cette époque, c'est la mère de famille qui était responsable des questions de religion, de moralité et de bon langage. Quand on dit « bon langage », comprenons que la censure visait les sacres** plus que la grammaire. Si ma mère était considérée comme une légitime catholique, il n'y aurait pas à questionner la légitimité de sa famille. On ignorait que mon père était à l'origine de confession luthérienne. Le phénomène du mariage mixte*

existait peu en Gaspésie. Après tout, c'était l'année mariale, en 1954, et l'œcuménisme visant le rapprochement des chrétiens. L'idée de la conversion était plutôt réservée pour les indiens et les petits Chinois, moins pour quelqu'un qu'on connaissait, comme mon père. Je ne savais pas que sa conversion au catholicisme était une condition obligatoire de son mariage et de sa présence à l'église de Saint-Maurice-de-L'Échouerie. Ainsi, ma famille avec un nom anglais avait une passe pour assister à la messe. Le latin de mon père était aussi bon que celui de tout le monde. Peut-être il manquait des bouts du sermon les premières années quand il apprenait son français mais il a toujours été très

**Je répétais leurs jurons en français

Dans son récit *Les années à Pointe-à-la-Renommée* (Ottawa, 1998, p. 21), ma mère (Regina (Lisik) Nelson) raconte cette anecdote. « Kenneth, vers l'âge de trois ans, était curieux au sujet de tout. Lorsque les hommes travaillèrent au pipeline derrière la maison, il voulut les rejoindre. Il ne pouvait ni parler ni comprendre le français et les travailleurs ne parlaient pas l'anglais. Mais ce n'était pas un problème pour Kenneth : il faisait de son mieux pour tenter de communiquer avec eux en essayant d'imiter les mots qu'il entendait. Les hommes trouvaient ça drôle et amusant d'entendre Kenneth répéter leurs jurons en français. [...] Lorsqu'un jour le père Vaillancourt, notre curé, est venu nous rendre visite, il parla en français à Kenneth. Celui-ci lui répondit en utilisant les jurons français qu'il avait appris. Le prêtre fut surpris. Sachant que nous parlions très peu le français, il demanda à Kenneth en anglais où il avait appris son français. Kenneth lui répondit avec fierté que c'était les hommes qui avaient creusé la tranchée qui le lui avait appris. Le dimanche suivant, le sermon porta uniquement sur les adultes qui enseignaient à sacrer à des enfants innocents. »

L'ange disparaissait chaque dimanche

S'apercevant de mon intérêt pour la messe, ma mère en était très fière car elle y voyait une bonne chance pour elle de faire son Ciel, pas en récompense pour ses vendredis maigres, ses chapelets ou son jeûne du carême,

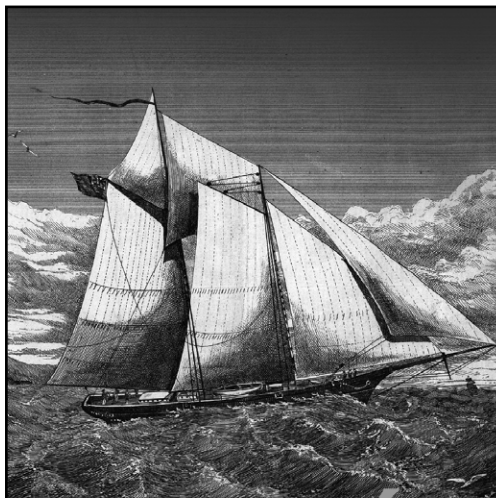
mais en donnant une vocation à Rome. Son fils serait peut-être un prêtre ou encore un évêque. Imaginez-donc, la mère, peut-être, d'un futur Pape?

Pour ma part, je me creusais la tête ces temps-là, et parfois même après avoir quitté la Gaspésie, à savoir où l'ange disparaissait chaque dimanche. Le hasard a fait que lors d'un de mes

retours en Gaspésie dans les années 60, à l'occasion d'une visite chez des amis de L'Anse-à-Valleau, j'ai rencontré une jolie blonde dont les ancêtres étaient présumément d'origine hollandaise, que j'ai aimée et fréquentée, qui m'a aimé et qui dort déjà depuis longtemps derrière l'église. ♦

* Durant la Deuxième Guerre mondiale, son père, Lloyd Nelson, a servi comme opérateur de radio sur l'un des navires qui faisaient partie de la flotte qui a ravitaillé les alliés en Europe. Par la suite, résidant en Ontario, il est engagé par la compagnie Marconi pour laquelle il obtient une affectation à Pointe-à-la-Renommée où il aura la charge de la station maritime. Il s'y installe en 1949 avec son épouse et son garçon.

Merci de leur collaboration à mesdames Priscilla Poirier, Dorine Dupuis et Joanie Francoeur du Comité local de développement de L'Anse-à-Valleau.



MUSÉE
de la Gaspésie

MERCI DE VOTRE GÉNÉROSITÉ !

SOUTENEZ LE MUSÉE DE LA GASPÉSIE ET PARTICIPEZ À L'HISTOIRE!

TOUT DON, QUEL QUE SOIT SON MONTANT, EST UN APPORT PRÉCIEUX POUR VOTRE MUSÉE RÉGIONAL

En complément de ses recettes propres (droits d'entrée, location de salle, boutique) et de la contribution du ministère de la culture qui représente 33 % de son budget, le Musée de la Gaspésie finance ses activités grâce au généreux concours de ses mécènes. En tant que particulier, vous pouvez soutenir le Musée de la Gaspésie. Tout don, même modeste, constitue un geste indispensable pour l'avenir du Musée.

Le Musée de la Gaspésie émet des reçus pour fin d'impôt.

DON IMMÉDIAT

Le montant de votre don permettra de financer :

- les actions de la campagne de dons lorsqu'une telle campagne est en cours;
- la restauration et la préservation des collections;
- l'éducation artistique et culturelle;
- les besoins généraux les plus urgents du Musée.

Les dons à des organismes de bienfaisance donnent droit à un crédit fédéral-provincial combiné de 32,5% sur la première tranche de 200\$ et de 48,2% sur l'excédent.

Par exemple, un don de 1000 \$, vous revient en réalité à 549.40 \$ et vous fait bénéficier d'une réduction d'impôt de 450.60 \$. Si cette réduction dépasse 20% de votre revenu imposable, l'excédent peut être reporté sur cinq ans.

Pour faire un don contactez-nous

au 418 368-1534 poste 105

ou à direction@museedelagaspesie.ca

